

Passeurs d'Histoire en restaurant le passé

L'entreprise A-Corros traite des problématiques de corrosion sur des objets contemporains et archéologiques, terrestres ou sous-marins. Elle dispose également d'un pôle industrie

Le diagnostic et la restauration de la stèle Kroa de Vasarely de la faculté des sciences Saint-Jérôme, à Marseille ? C'est eux. Le campanile de Digne-les-Bains ? Encore eux. La palette d'aquarelle de Cézanne ? Toujours eux. Les canons des Invalides, le tympan du musée d'Orsay de Paris, le sous-marin L'Espadon, seul sous-marin à flot visible de France, la statue monumentale de La Pérouse à Albi, ou encore le sarcophage en argent massif de Psousennes I^{er}, pharaon de la XXI^e dynastie ? Toujours et encore eux.

Ce sarcophage en argent massif avait été trouvé lors de fouilles, menées par une équipe française dans la tombe de Tanis. Le musée du Louvre, dans le cadre d'un consortium européen pour la transformation du musée égyptien du Caire "Egyptian museum", avait mandaté la société A-Corros pour amener ses compétences dans sa restauration... Mais aussi épauler les Égyptiens à restaurer cette collection de plus de 200 objets en or et argent, dans le but de rejoindre une nouvelle vitrine en lieu et place du trésor de Toutankhamon. Une ultime étape avait été réalisée avec l'aide d'Ipso facto (notre édition de demain), dans l'installation d'un socle imprimé en 3D, permettant ainsi de le présenter en toute sécurité.

"Retrouver sa surface d'origine"

Cette passion, ce travail, que Jean-Bernard Memet ne changerait pour rien au monde, lui était venue par hasard, après des études en génie mécanique et un master sur les matériaux, spécialisé dans la corrosion marine. Parce que oui. Ce qu'on a omis de vous dire, c'est que Jean-Bernard Memet ne peut trop s'éloigner de l'eau, restant persuadé que "de l'eau de mer coule dans ses veines".

Un diplôme de plongeur professionnel et une thèse en corrosion marine plus tard, le voilà arrivé à la direction du monde sous-marin dans un laboratoire spécialisé dans la conservation-restauration d'objets archéologiques, à Nantes. Il y restera 20 ans avant de suivre l'amour de sa vie à Arles, et fonder son entre-



Restauration d'un collier de chien qui aurait poursuivi la bête du Gévaudan et de la stèle Kroa de Vasarely, de la Faculté Saint-Jérôme à Marseille. À gauche, Philippe de Viviés et à droite Jean-Bernard Memet, co-fondateurs. /PHOTOS VALÉRIE FARINE ET L.M.

prise A-Corros en 2007, au sein des Ateliers du pôle. Entreprise qu'il co-fonde avec Philippe de Viviés, son coup de foudre professionnel, rencontré lors d'une mission aux États-Unis, en 2006. Nommé par la marine américaine comme expert, il devait participer à la restauration d'un sous-marin de la Guerre de Sécession, le CSS HL Hunley, le premier de l'histoire à avoir coulé un bateau en 1864. Il avait lui-même sombré sur le chemin du retour, emportant avec lui huit marins. A-Corros compte aujourd'hui 10 salariés. À travers ses deux pôles d'activité, l'Industrie et le Patrimoine, elle traite des problématiques de corrosion sur des objets contemporains et archéologiques, terrestres ou sous-marins, mais aussi dans le paysage industriel. Une entreprise qui trouve son originalité dans le fait qu'elle mêle des experts en corrosion et des conservateurs-restaurateurs.

"Nous sommes des passeurs d'Histoire. La restauration pour moi c'est prendre un objet qu'un archéologue découvre, puis faire que cet objet retrouve sa surface d'origine, de sorte à le rendre lisible pour le commun des mortels, observe Jean-Bernard

Memet. L'acte de restaurer se déroule en plusieurs étapes très techniques, avec des processus physiques, des processus chimiques. On fait attention au geste. On retrouve ceux des créateurs de l'époque, leurs coups de marteau, de burin. Cela permet de retracer l'Histoire, l'évolution des techniques, mais aussi de relativiser, se dire qu'on est des petits, sur cette terre. On n'a rien inventé. Notre métier c'est encore la collaboration des hommes et des femmes derrière la production de ces objets. Le sel de notre profession. On est à la croisée entre physiciens et chimistes, conservateurs de musée, relation avec les élus, car on doit expliquer que cela à un coût, et relation avec les historiens, avec qui nous sommes en dialogue permanent".

1788, naufrage d'une expédition

Jean-Bernard Memet ne possède pas cette unique passion, celle de la restauration. Une toute autre l'anime, carrément obsessionnelle, envoûtante. Pas une seconde ne passe sans qu'il ne pense à lui.

Le comte de La Pérouse, officier marin, avait été envoyé par Louis XVI pour faire le tour du monde dans le but, officiellement, de redessiner les contours du monde maritime, officieusement pour découvrir de nouveaux comptoirs commerciaux. Au cours de leur expédition, les deux navires, La Boussole et l'Astrolabe, coulent en 1788, au large des îles de Vanikoro, dans le Pacifique sud, emportant avec eux leur lot de mystères. Jean-Bernard Memet, en tant que spécialiste de l'archéologie sous-marine au laboratoire de Nantes, est appelé par l'État français pour accompagner trois archéologues sur

le site des épaves, repérées sur des récifs, à proximité de l'île. Il fera office de conseil auprès des personnes sur place, à propos de la conservation des objets qu'on remonte, ainsi que leur traitement. C'était en 2003 et Jean-Bernard Memet ne se doutait pas que cette mission allait bouleverser sa vie.

"Je suis tombé en admiration devant cet homme. Il s'agissait d'un grand humaniste, un des premiers marins à laisser la vie sauve à des Anglais après des batailles, ce qui ne se faisait pas à l'époque. Son histoire n'est pas banale. On a par exemple rarement retrouvé dans les histoires d'épaves des livres de bord. Le roi souhaitait tout savoir sur le parcours. Il avait alors dépêché un marin, Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps, pour lui ramener les livres de bord, qui malheureusement ont coulé avec eux. On les a retrouvés et exploités. Lors du naufrage, nous sommes au siècle des Lumières, où les grands philosophes expliquent que la nature humaine est bonne, partout dans le monde. La Pérouse part avec cette idée-là mais au fil des livres et des rencontres, on s'aperçoit que la nature humaine n'est pas si bonne que ça. Elle est souvent avide, envieuse. Ils se font tirer dessus de partout. Il commence alors à insulter de plus en plus ces philosophes, qu'il appelle les philosophes de salon", sourit Jean-Bernard Memet. Plus d'une douzaine d'expéditions ont été effectuées pour comprendre les circonstances du naufrage, dont on connaît aujourd'hui beaucoup de choses sur les circonstances, et les mystères qui l'entourent. La dernière expédition date de 2018.

Bettina MAITROT

Son plus beau souvenir

Le virus La Pérouse

De sa fascination pour La Pérouse naissent aussi d'autres ivresses. Celles des profondeurs dans l'identification des deux épaves. Laquelle est laquelle ? C'est un sextant qui aurait permis ainsi de les identifier. Le chef d'expédition, aujourd'hui décédé, se révélait être une encyclopédie vivante de La Pérouse. Dans l'étude de ce sextant, deux lettres apparaissaient, un E et un H, comme un certain Edward Haynes. "Moi je voyais un M, se souvient Jean-Bernard Memet. Il savait que Edward Haynes était un fabricant anglais de sextants et en avait donné pour cette expédition. Moi je ne le savais pas. Je me suis enfermé dans mon laboratoire. Ça a duré huit ou neuf heures pour travailler sur la compression. J'ai vu des lettres. La fatigue aidant, il m'est arrivé un truc incroyable. J'ai vu un M un E, un M puis un T. Je lisais mon nom. Comment j'allais annoncer cela ! Une autre personne m'a dit lire Mercier. J'étais rassuré. Le chef d'expédition est tombé de sa chaise. Il s'est lui-même enfermé dans sa cabine durant 24 heures,

est sorti enfin avec un papier criant 'Ca y'est j'ai trouvé ! Effectivement, il y avait bien un fabricant de sextant qui s'appelait ainsi, à Brest, et qui avait donné ce sextant à Monsieur de La Pérouse, son sextant à lui. C'était bien son bateau." Un squelette entier avait été retrouvé sur la même épave, ce qui reste rarissime dans l'histoire de l'archéologie sous-marine, car un corps, lors d'un naufrage, se décompose sous un mois. Comble de l'histoire pour Jean-Bernard Memet. Il travaille aujourd'hui sur la restauration d'une œuvre en bronze commémorative de 4 m de haut de La Pérouse. Une commande de la ville d'Albi, où l'explorateur est né. "Mon petit rêve était d'aller visiter le château dans lequel il était né. Et la ville d'Albi m'a fait l'immense honneur de me loger dans cette même chambre." Dernière anecdote ? "Sur place, on travaille avec une Fonderie locale, contemporaine de La Pérouse, née en 1687 et qui a vu passer des objets qu'il avait eus entre ses mains".

B.M.



La statue monumentale de l'explorateur La Pérouse, en restauration à Albi, sa ville natale.

NOTRE CHRONIQUE

Chaque jour de cette semaine, nous vous proposons de découvrir les métiers de femmes et d'hommes au service du patrimoine. Basés aux Ateliers du pôle culture et patrimoine, à Arles, ils vouent leur vie à leur passion, envoûtés par la pierre, le bois, l'histoire, les objets d'exception, qu'ils façonnent, restaurent, étudient, toujours avec cette flamme qui les anime. Pour eux, un cadeau ne se trouve pas forcément au pied d'un sapin, mais dans les fonds sous-marins, nos sous-sols, derrière un mur, dans la beauté d'un bois etc.

Plongée dans le monde des "Indiana Jones" d'Ipso facto

Fondée en 2007 à Marseille, l'antenne d'Arles rassemble archéologues terrestres et sous-marins, conservateurs, restaurateurs, carpologues, géomorphologues...

Ils taquinent les épaves dans le Rhône, en Méditerranée ou lors d'expéditions plus lointaines. Ils sauvent, redonnent vie, à des outils, des amphores, une kyrielle d'objets des fonds terrestres et sous-marins. Ils épilent à la pince, grattent, étudient, retapent ces artefacts datant de l'Antiquité à l'ère contemporaine. D'un vase à un grain de raisin, d'une inscription sur une pierre aux restes humains, tout passe entre leurs mains expertes, pour comprendre la façon de vivre des Hommes depuis toujours, ce qu'ils mangeaient, leurs us, leurs coutumes, leurs influences, leur évolution.

Ils possèdent tous une valeur historique... À condition d'en connaître le contexte, savoir d'où ils viennent, car si la provenance demeure inconnue, 90 % de l'intérêt est perdu. S'il provient d'un pillage, par exemple, il se montre plus difficile de retracer sa route.

À savoir que plus on va profond, plus on remonte le temps, alors, les stratigraphies en plan et épaisseur, les études de datation et l'analyse du matériel permettent de se montrer le plus précis possible.

Ils sont archéologues terrestres, subaquatiques ou sous-marins, géomorphologue (étude du littoral par la sédimentation), carpologue (étude des graines et restes antiques), modélisateurs 3D, restaurateurs, conservateurs. Une bande d'Indiana Jones aux métiers divers rassemblés au sein de la société coopérative Ipso facto fondée en 2007 et dont le siège se trouve à Marseille. Six d'entre eux travaillent à l'antenne d'Arles, aux Ateliers du pôle culture et patrimoine.

Maquette 3D pour Le Caire

Dans son petit atelier de restauration, Ethel Bouquin planche sur des objets archéologiques, des céramiques, quelques verres, en collaboration avec d'autres services archéologiques, comme celui d'Aix-en-Provence, le musée Arles antique, ou encore l'oppidum d'Ensérune, près de Béziers. Elle étudie et restaure pour ce dernier beaucoup de matériel grecs, chose rare pour des terres plus habituées à regorger d'objets issus de l'époque romaine. "Il s'agit ici de très belles pièces grecques, des coupes attiques



Ils étudient les épaves, redonnent vie aux objets, modélisent en 3D des maquettes, des fonds terrestres ou sous-marins, dans le but de transmettre et valoriser ces objets aux chercheurs et au commun des mortels.

PHOTO JÉRÔME REV ET MNCA, INASS.



à figures rouges sur fond noir, représentant des tableaux de scènes mythologiques. On rencontre le côté artistique, très beau, bien maîtrisé. J'étudie par exemple un vase très intéressant, comportant des graffitis de plusieurs époques, avec des écritures ibères. On ne sait pas lire cette écriture qui provient d'Espagne. Beaucoup d'objets sont conservés à Ensérune, plus qu'en Espagne d'ailleurs. Ce fut un haut lieu du commerce, proche de la mer, sur une hauteur protégée", rapporte-t-elle. Spécialisée dans la restauration, Ethel souhaitait se concentrer sur les objets témoins des modes de vie ancestraux, avec toujours cette émotion de découvrir, parfois, les traces de fabrication, d'utilisation, de réemploi de certains d'entre eux. Elle se trouve ainsi "en lien direct avec la personne qui l'a fabriqué, il y a deux mille ans. Lorsque je repère des traces de doigts, voire des empreintes digitales, cela me relie à l'Humanité, à travers le temps et la géographie".

À quelques mètres de là, derrière de grandes bâches épinglées jusqu'au plafond, on retrouve Delphine Remeau. Cette archéologue travaille actuellement sur la création d'une maquette du site archéologique de Tanis en Egypte, pour le musée du Caire. Une modélisation 3D, effectuée en collaboration avec le directeur de fouilles du site, qui se présente sous la forme d'une maquette d'1,5 sur 1,5 mètre qu'elle devra assembler et imprimer en 3D avant de passer à la "mise en teinte". Ce travail est effectué du fait que toutes les collections de Toutankhamon avaient été déplacées dans le nouveau Grand musée égyptien. Les anciennes collections

du site archéologique de Tanis se retrouvent donc au mythique musée du Caire de la place Tahrir. "Ce qui me fascine, c'est d'abord participer à la découverte et la connaissance, à savoir ramener de la connaissance à l'humanité et la transmettre au plus grand nombre. On apprend en permanence, on ne s'ennuie jamais. Il s'agit de faire le lien avec le présent, retrouver ce lien avec ces humains qui ont vécu avant nous", témoigne Delphine.

"On ne sait jamais ce que l'on va trouver"

C'est enfin sur Hélène Botcazou que nous tombons. Elle qui avait grandi avec la mer en toile de fond, avait toujours été attirée par les navires en bois, à voile, le vent, les gens de mer, les modes d'intelligence techniques et humaines pour la création des structures de bateaux... Un lien physique qu'elle a souhaité entretenir en lui consacrant sa vie. Aujourd'hui archéologue subaquatique, elle étudie les épaves de navire dans le but de comprendre comment le bateau a été construit, comment les pièces de bois ont été assemblées, quelles techniques ont été utilisées. "Ce qui est intéressant dans la fouille subaquatique et dans le sous-marin, c'est que l'on retrouve des objets mieux conservés que sur le terrestre, assure-t-elle. En effet, ce sont les sédiments qui vont permettre de très bien conserver le bois, l'organique textile comme le cuir, les écritures sur les amphores. On peut savoir exactement quels types de produit se trouvaient à l'intérieur, la provenance, l'âge, la qualité d'un vin". Ses mis-

sions l'ont amenée cette année à Antigua, pour une plongée d'expertise, de ce qui semblait être un bateau dissimulé sous le sable associé à la Compagnie des Indes. Elle a également prospecté un navire de cabotage au large de Nice, et un navire a priori de guerre proche de Saint-Malo.

"J'aime ce moment quand on arrive sur le bois du bateau, qu'on enlève le sable et que le site apparaît. Ça me donne toujours des frissons car on ne sait jamais ce que l'on va trouver, ni dans quel état. On part d'un petit indice et on peut s'apercevoir qu'en réalité en dessous, il y a tout. On part d'un gros morceau de bois à un bateau tout entier, avec ses secrets enfouis. Des sources écrites peuvent nous aider à découvrir des sites."

"L'archéologie nous donne un catalogue des possibles, nous ouvre l'esprit à d'autres manières de faire, dans le temps et dans l'espace, pour ne pas nous réduire à une petite société ou à une époque. On tire les informations pour les valoriser et les rendre accessibles aux chercheurs et au public. Transmettre est important sinon, notre travail ne sert à rien", conclut Ethel Bouquin, bien loin de sa dernière croisade.

Bettina MAITROT

NOTRE CHRONIQUE

Chaque jour de cette semaine, nous vous proposons de découvrir les métiers de femmes et d'hommes au service du patrimoine. Basés aux Ateliers du pôle culture et patrimoine, à Arles, ils vouent leur vie à leur passion, envoûtés par la pierre, le bois, l'histoire, les objets d'exception, qu'ils façonnent, restaurent, étudient, toujours avec cette flamme qui les anime. Pour eux, un cadeau ne se trouve pas forcément au pied d'un sapin, mais dans les fonds sous-marins, nos sous-sols, derrière un mur, dans la beauté d'un bois, etc.

Leur plus beau souvenir

Le chaland gallo-romain

L'un de leur plus gros chantier se trouve dans le fond du Rhône. Nous parlons là du chaland gallo-romain Arles 3, découvert en 2005. Le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines avait entériné la demande de fouilles. Un temps refusé, l'extraction avait finalement été rendue possible à l'occasion de Marseille capitale européenne de la culture en 2013. Une extension du musée Arles antique, où il devait prendre place, avait également été amorcée. Un chantier titanesque de sept mois établi sur ce bateau romain à fond plat, de 32 mètres de long. C'est Ipso facto qui s'était chargé de la fouille où énormément d'artefacts antiques, et de tous matériaux confondus, avaient été trouvés autour de l'épave. Datant du 1^{er} siècle après J.-C., il aurait servi à transporter des blocs de pierres, qui proviendraient de la chapelle Saint-Gabriel, à Tarascon. Lors de son naufrage,

il aurait été a priori à quai, ou près du quai, et aurait subi les conséquences d'une crue soudaine. Les objets trouvés ont été scellés par une couche de limon. Parmi eux, un dolium, ou plutôt le fond d'un énorme vase coupé, qui servait de bras zéro et permettait de faire du feu pour réchauffer les marins, figurait parmi eux. Il fallait prendre soin des objets, les remettre en état de conservation, prévoir ce qui devait partir en urgence, ce qui pouvait être nettoyé, séché, et déjà rangé pour être étudiés en collaboration avec le musée Arles antique et les archéologues. On formait aussi un peu les archéologues et les scaphandriers, à savoir comment manipuler le matériel, le classer en fonction de leur fragilité", se souvient Ethel Bouquin. Encore beaucoup de choses restent à étudier sur ce bateau, entièrement restauré.

